

# Sur nos tombes d'enfant

À Éric T. mort, le 17 juin 1940, au champ d'honneur,  
À Jean-Claude, Hélène, tant d'autres...  
À toi Violaine, mon enfant.

Ô mes amis, quand le doux petit être  
S'en vint frapper comme un bourgeon à la fenêtre,

Qu'il était doux d'aller et de courir  
Pour désormais le voir s'épanouir !

Nous le suivions à tous les âges que Dieu donne.  
Sa main qui prend, et son cœur qui s'étonne,

Son cœur impatient de vivre et de souffrir  
Impatient de tout, hélas, sauf de mourir !...

\*  
\*\*

Nous étions bien d'accord qu'il serait imparfait  
Puisqu'il était à nous et que nous l'avions fait,

Nous étions bien d'accord qu'il nous faudrait lutter  
Pour qu'il ne heurte pas où nous avons buté.

Pour que tout notre amour apaise son effroi,  
Nous étions bien d'accord qu'il ait faim, qu'il ait froid,

Oui – nous étions d'accord qu'il ait ici, en somme,  
Mêlés, heur et malheur, tout le destin d'un homme.

Mais nous ne savions pas, mais nous ne pensions pas  
Qu'il nous précéderait quand il irait là-bas ;

Mais nous ne savions pas, mais nous ne pensions pas  
Qu'un enfant ce serait ce trou entre nos bras !

Car nous ne savions pas et nous ne pensions pas  
Que la vie – en définitive – ce soit ça !

\*  
\*\*

Nous n'admettrons jamais que la traître gelée  
Vienne frire et bouillir la ramure étoilée,

Nous n'admettrons jamais que le panier de prunes  
Laisse tomber sa prune et ne serait-ce qu'une,

Nous n'admettrons jamais que le beau panier d'œufs  
Ait le plus beau d'entre eux fêlé juste au milieu,

Nous n'admettrons jamais qu'au soir de la moisson  
Cent nuages d'horreur crèvent sur l'horizon,

Nous n'admettrons jamais que l'oiseau dans son nid  
Soit surpris par la martre – et après c'est fini –

Nous n'admettrons pas plus qu'un calme fossoyeur  
Vienne emporter de nous l'ultime et le meilleur ;

Nous n'admettrons jamais que la lampe amicale  
S'éteigne, nous plongeant dans la nuit sépulcrale,

Nous n'admettrons jamais que le beau monument  
Voie son drapeau tombé juste au dernier moment,

Nous n'admettrons jamais que le livre entamé  
Avant que d'être lu puisse être refermé,

Nous n'admettrons jamais que le plus beau vitrail  
Révèle une fissure au milieu du travail,

Nous n'admettrons pas plus, Dieu juste, Dieu vainqueur,  
Que notre espoir se brise et nous brise le cœur.

\*  
\*\*

Quand certains sont venus dire en un beau langage  
Que, se plier au sort, c'était plus être sage,

Ils montraient, de leur doigt, de telles déités  
Que nous aurions voulu marcher à leur clarté !

Puisque le doux chemin devenait impossible,  
Nous avons pris le roc, seul encore accessible,

Nous meurtrissant les mains et blessant nos genoux,  
Nous nous sommes hissés jusqu'au-delà de nous,

Mais aveuglés de pleurs et plus morts que debout,  
Nous doutons quelquefois d'arriver jusqu'au bout,

Car ce que nous faisons est toujours à refaire,  
Le travail de longs jours un seul sait le défaire,

Et sur le lourd chemin où nos tristesses vont  
Nous disons « non ! Seigneur !... car nous ne le pouvons !... »

\*  
\*\*

Non, car nous n'aimons pas la tragique Sagesse  
Acquise par nos pleurs et sur cette détresse,

Nous n'aimons pas non plus ce grand détachement  
Acquis par cette voie et cet arrachement,

Nous n'aimons pas non plus l'insolite altitude  
Acquise par le deuil et par la solitude,

Nous aimons mieux la vie et ses épanchements  
Et ses bras refermés et ses embrassements,

Nous n'aimons pas non plus avant l'heure l'Absence  
Et son obsession jusqu'en notre silence,

Nous n'aimons pas non plus l'anticipé départ  
Qui nous laisse incertains poursuivre par hasard,

Nous n'aimons pas non plus l'effort laborieux  
De notre corps trop jeune avec nos cœurs de vieux,

Nous n'aimons plus l'Avril ni ce soleil vermeil  
Au monde d'autrefois où plus rien n'est pareil,

Et si nous le disons, ce n'est pas qu'emportée  
Notre âme soit brûlée au feu de Prométhée,

Nous ne demandons pas d'être pareils à Vous  
Puisqu'être Votre enfant pourrait être si doux,

Nous savons bien qu'il faut – nous voyons bien qu'il faut –  
Pour le fruit une main et pour l'herbe une faux,

Nous ne gémissons pas de voir en nous le terme  
Et la loi de la vie et le cycle du germe,

Nous ne demandons pas que s'exaltent toujours  
Nos infirmes espoirs, nos débiles amours,

Nous ne demandons pas du succulent automne  
Qu'il retienne à jamais le beau fruit qu'il nous donne,

Et que les prés mûris, et que les blés penchés  
Quand le temps est venu ne soient jamais fauchés,

Nous voulons seulement – ô Père de l'usure –  
Pour les jours mesurés, avoir bonne mesure,

Nous voulons seulement le jour avant la nuit  
Et pour chaque saison la corolle et le fruit,

Nous voulons seulement la coque avec l'amande,  
Et la main bien tendue avec toute l'offrande,

Nous voulons seulement le fidèle contrat,  
Où la clause est certaine, où chacun signera.

Nous voulons seulement – o rêve d'harmonie –  
Connaître un beau départ qu'aucun ciel ne renie.

Nous voulons seulement que le petit enfant  
Parte quand il faudra, Seigneur, mais nous avant !

\*\*

Et si nous le voulons – si l'exige notre âme –  
C'est que notre Justice intime le réclame !

C'est que notre ferveur et que notre candeur  
Ne peuvent plus céler ce cri profond du cœur !

C'est que nous vous disons non pas « Maître » mais « Père »  
Car vous connaissez tout de la Douleur austère,

Et puisque vous savez – Épargnez-nous, Seigneur, –  
Ô Père de Douleur – la plus grande Douleur !

Geneviève USAIRE, *Au jardin de Peau d'Âne*, 1945.

[www.biblisem.net](http://www.biblisem.net)